L´âme d´un peuple - 2000

 Début juillet 2000, Annie et moi effectuons notre premier voyage sans les enfants depuis leur naissance. C’est la croisière Moscou – St-Pétersbourg, que j’ai organisée pour le CE Airbus. Nous sommes une vingtaine de participants, la plupart constituant le noyau dur de mes fidèles voyageurs. On loge à bord du « Bolchoï », un navire de guerre racheté par les russes à la marine est-allemande et aménagé en bateau de croisière. Contrairement à la plupart des bateaux de tourisme qui transportent au moins deux cents passagers, le Bolchoï n’en accueille qu’une trentaine : notre groupe, quelques belges et une dizaine de français d’origine russe, en pèlerinage sur les traces de leur aïeux qui ont fui la révolution après l’assassinat du tsar Nicolas II.

 On suit notre guide, Natacha, belle blonde déjà grand-mère à quarante ans, aux quatre coins des sites incontournables de Moscou puis St-Pétersbourg, tous très intéressants bien sûr. Mais les meilleures sensations proviennent du plaisir de la navigation et des rencontres avec la population des villages établis au bord des grandes rivières, loin de tout. La Volga, puis le long canal Volga-Baltique jonché d’écluses à forts dénivelés traversent l’immense taïga. Les eaux calmes bordent des rives parfois distantes de plusieurs centaines de mètres. Les forêts de conifères, de saules, de bouleaux ou de peupliers constituent l’unique et immuable paysage sur des centaines de kilomètres. Quelle sublime extase que celle de se laisser bercer et hypnotiser sur le pont arrière. Les vaguelettes formées par le sillage du navire se croisent et se recroisent pour créer de remarquables figures géométriques, sublimées le soir, par les reflets du soleil couchant. Après chaque diner à bord, on est gratifié d’un concert exceptionnel interprété par deux musiciens et deux chanteurs du théâtre Mariinski de St-Pétersbourg. Un régal pour les mélomanes nostalgiques de la musique russe. Ils partagent notre vie de batelier et profitent des excursions à terre. Tous les occupants du Bolchoï forment rapidement une petite famille, de la capitaine du navire aux passagers, en passant par la doctoresse et l’équipage.

 A Goritsy, village excentré sur les bords d’un affluent de la Volga, on s’écarte un peu du groupe, avec Natacha et Annie. Une vieille dame encore alerte nous aborde. Elle tient à nous confier sa lassitude d’être ignorée de tous les responsables russes, quel que soit le régime. « On doit se débrouiller par nous-même. On cultive des fruits et légumes pour tout le village. Tout le monde s’entraide pour les gros travaux dans les maisons. On n’attend rien de l’extérieur. »

 En retournant au bateau, je remarque un homme, debout sur son pas de porte, le visage triste, implorant notre attention. Le groupe poursuit son chemin sans y prêter gare. Je ne peux m’empêcher d’aller le voir en entrainant Annie avec moi. Il nous invite à entrer dans sa pauvre maison délabrée. Peut-être a-t-il remarqué ma caméra. Il indique avec sa main les endroits qu’il faut filmer, en disant à chaque fois « kapout ! ». Le papier des murs est encrassé et déchiré : « kapout ! ». Une jeune fille est couchée sur un matelas dans une pièce sordide : « kapout ! ». Il nous guide vers la cuisine où se trouve son épouse, le visage affligé, accablé. Ses cheveux en désordre, collés et humides, ajoutent à la désolation de cette femme. Un petit poêle à charbon trône à côté d’une minuscule télé. Puis, l’air résigné : « Poutine, kapout ! » Je lui dis que nous sommes français. Aussitôt, ses yeux pétillent, juste le temps de dire : « Football, France ». Il lève alors les deux pouces pour signifier qu’on est bon. « Football, Rossia, kapout ! ». Il parait alors soulagé d’avoir pu nous faire part de son témoignage, de l’état d’abandon de son village, au quotidien. Annie et moi sommes bouleversés. Encore maintenant, à chaque fois que je visionne les images enregistrées chez lui, mes yeux ne cessent de s’embuer.

 La tempête fait rage sur les eaux du lac Onéga. Le navire traverse cette petite mer de dix mille kilomètres carrés, de nuit, en direction du village de Kiji. La hauteur des vagues commence à inquiéter les passagers. Annie préfère aller se coucher. La capitaine nous assure que le bateau est capable de résister à des vagues de deux à trois mètres…mais elles atteignent rapidement les quatre mètres ! Le concert de ce soir est annulé et chacun regagne sa cabine, brinquebalé d’un bord à l’autre des coursives, ce qui déclenche de grands éclats de rire…au début. Arrivé dans la cabine, je me déshabille et me couche. Annie me dit qu’elle ne se sent pas très bien. Elle se lève pour aller se rafraichir. A peine debout, elle est prise d’une forte nausée et se recouche. Le bateau est secoué dans tous les sens, les portes grincent, les objets non amarrés s’entrechoquent en permanence. A chaque roulis, je me sens partir au fond de la couchette. Quelques fois, le bateau reste penché à mort et je me demande s’il va se redresser ou continuer sa course au point de se retourner ! Même dans la marine, où j’ai essuyé de belles intempéries, je n’ai jamais eu cette sensation que le bateau pourrait sombrer. A notre retour en France, on apprend que le Bolchoï va partir à la casse…

 Après cette nuit quelque peu mouvementée, tout le monde se réveille sain et sauf, l’estomac à peine chahuté. On découvre la magnifique chapelle de l’archange Mikhail, tout en bois sculpté, et le musée des métiers artisanaux. Un professeur de musique de Moscou présente d’anciens instruments avec beaucoup d’humour, puis joue de chacun d’eux. Quand il entame un air mélodieux avec une sorte de harpe horizontale, l’émotion gagne tout le groupe. On plonge soudain au plus profond de la sensibilité des russes et de leurs racines. Des racines ancrées dans leur histoire, solidement liées par la ferveur de tout un peuple. Un peuple fier de son patrimoine culturel, un peuple d’artistes qui a forgé son identité dans la douleur et la simplicité, comme tous les peuples qui ont encore une âme.